

dépouilles avaient été partagées. Tel a été, tel est encore le sort des nations qui ont avec les Barbaresques les traités les plus anciens, les mieux cimentés. Qu'on juge de ce qu'en doivent éprouver les navigateurs qui n'ont aucune affinité, aucune liaison avec ces pirates. On les dépouille, on les enchaîne, on les accable des traitemens les plus ignominieux et les plus cruels; mais c'est une erreur de croire que les moyens de tous les genres sont employés pour soumettre ces malheureux à l'Alcoran. Si, à Maroc, cette apostasie est encore quelquefois provoquée, Tunis, Tripoli la voient avec indifférence, et les Algériens la repoussent vivement. Les esclaves eux-mêmes gagnent moins à prendre le turban qu'on ne pourrait croire. Leurs fers ne sont jamais entièrement rompus. La crainte de voir les apostats retourner à la religion qu'ils ont abandonnée a donné lieu à la loi qui leur défend de sortir de la Barbarie. Il se peut que quelques musulmans aient eu autrefois le désir d'attirer à leur culte les chrétiens qui étaient en leur puissance. En ce cas, la valeur qu'ont acquise avec le temps les captifs, aura éteint l'esprit de prosélytisme.

Ou nous nous trompons, ou nous croyons avoir dit ce qu'il fallait pour démontrer que le repos, que la fortune, que la dignité de l'Europe chrétienne, exigeaient la fin des brigandages que s'est permis durant trois siècles, que se permet encore l'Afrique septentrionale. Cette

vérité frappe également l'aveugle multitude et les politiques raisonnables. On est moins d'accord sur les moyens qu'exigerait l'exécution de ce grand projet. Nous oserons proposer une idée qu'il est bien étonnant qu'il faille regarder comme nouvelle.

La Porte donna long-temps des lois à trois des états barbaresques, et eut une influence marquée sur le quatrième. Elle voyait avec une douce satisfaction que ces forbans humiliaient sans cesse les ennemis du mahométisme, et accomplissaient à la rigueur la loi qui prescrit à ses sectateurs de faire une guerre suivie aux infidèles. Les plaintes réitérées qu'on lui portait sur ces hostilités odieuses la fatiguaient souvent, l'embarrassaient quelquefois, et lui faisaient toujours craindre qu'à la fin on ne la rendit responsable de tout le mal qui arriverait. Il n'est pas sans vraisemblance que le sérail ne retira de l'Afrique ses pachas ou vice-rois que pour persuader à la chrétienté qu'il n'avait plus le droit d'arrêter des pirateries dont jusqu'alors on l'avait cru complice. Ce stratagème, tout grossier qu'il était, en imposa long-temps aux nations; mais les cours de Vienne et de Pétersbourg en ont démolé l'artifice. Ces deux puissances ont voulu que l'empire ottoman s'engageât à garantir leur pavillon de toute insulte, et à dédommager leurs navigateurs de toutes les pertes que les Barbaresques leur auraient causées.

Que l'Angleterre, que la France, que l'Espagne, que tous les peuples maritimes mettent dans leurs discours et dans leurs démarches autant ou plus de fierté que l'Autriche et la Russie, et leur succès sera sûrement le même.

Jamais le grand-seigneur n'osera braver tant de mécontents concertés et réunis. Il se déterminera d'autant plus facilement à un acte de justice qu'il ne lui coûtera ni intrigues, ni soins, ni dépenses. Ce prince n'ignore pas que Maroc, renonçant à ses préjugés, a invité les nations commerçantes, quels que fussent leurs principes religieux, à fréquenter librement ses rades; il n'ignore pas que l'extrême pauvreté où est tombé Tripoli l'a mis dans l'impossibilité de faire un armement de quelque importance; il n'ignore pas que Tunis n'expédierait pas un seul corsaire sans la crainte d'irriter un voisin inquiet auquel il a laissé prendre sur ses résolutions un ascendant trop décidé; il n'ignore pas que si ses ordres étaient contrariés par le dey d'Alger, ce chef d'un gouvernement comme il n'y en a point, serait infailliblement déposé ou massacré par ses soldats, tous venus de Turquie, et qui n'ont jamais cessé de se regarder comme sujets de l'empire où ils ont pris naissance.

Convenons, si l'on veut, que dans les premiers momens les volontés du sultan ne seraient pas aussi respectées qu'on est autorisé à le penser; la résistance serait nécessairement fort courte.

Les républicains de Barbarie ont besoin de vaisseaux, de munitions de guerre, d'une milice nombreuse. Le ministère ottoman leur envoie souvent en présent les deux premiers objets, et leur permet toujours de faire des recrues. Qu'il supprime ses dons, qu'il défende les enrôlemens, et ces associations bizarrement constituées n'ont plus aucune base. Quelque aveugles qu'elles puissent être, elles ne tarderont pas à comprendre que leur conservation est attachée à leur déférence pour Constantinople.

S'il est des causes secrètes qui empêchent les nations commerçantes d'exiger de la Porte la fin des pirateries qui dérangent journellement leurs échanges, que ces peuples assurent eux-mêmes la liberté des mers. Rien ne serait plus facile.

Les Arabes errans dans les déserts; les anciens habitans du pays qui cultivent les campagnes; les Maures sortis d'Espagne, la plupart fixés sur les côtes; les Juifs qu'on méprise, qu'on opprime et qu'on outrage; tous les vagabonds de l'Afrique septentrionale détestent le joug qui les accable, et ne feraient pas le moindre effort pour en maintenir la continuité.

Mais à quelle puissance est-il réservé de briser les fers que la Barbarie forge lentement, et d'arracher ces épouvantails qui glacent d'effroi nos navigateurs? Aucune nation ne le peut tenter seule; car, si elle l'osait, peut-être la jalousie de toutes les autres y mettrait-elle des obstacles

secrets ou publics : ce doit donc être l'ouvrage d'une ligue universelle. Il faut que toutes les puissances maritimes concourent à l'exécution d'un dessein qui les intéresse toutes également. Ces états, que tout invite à s'allier, à s'aimer, à se défendre, doivent être fatigués des malheurs qu'ils se causent réciproquement. Qu'après s'être si souvent unis pour leur destruction mutuelle, ils prennent les armes pour leur conservation. La guerre aura été du moins une fois utile et juste.

On ose présumer qu'elle ne serait pas longue si elle était conduite avec l'intelligence et l'harmonie convenables. Chaque membre de la confédération, attaquant dans le même temps l'ennemi qu'il aurait à réduire, n'éprouverait qu'une faible résistance. Qui sait même s'il en éprouverait aucune? Peut-être la plus noble, la plus grande des entreprises coûterait-elle moins de sang et de trésors à l'Europe que la moindre des querelles dont elle a été continuellement déchirée.

On ne ferait pas aux sages qui formeraient ce plan l'injure de soupçonner qu'ils borneraient leur ambition à combler des rades, à démolir des forts, à ravager des côtes. Des idées si étroites seraient trop au-dessous des progrès de la raison humaine. Les pays subjugués resteraient aux conquérans, et chacun des alliés aurait des possessions proportionnées aux moyens qu'il aurait fournis à la cause commune. Ces conquêtes de-

viendraient d'autant plus sûres que le bonheur des vaincus en devrait être la suite. Ce peuple de pirates, ces monstres de la mer seraient changés en hommes par de bonnes lois et des exemples d'humanité. Élevés insensiblement jusqu'à nous par la communication de nos lumières, ils abjureraient avec le temps un fanatisme que l'ignorance et la misère ont nourri dans leurs âmes : ils se souviendraient avec attendrissement de l'époque mémorable qui nous aurait amenés sur leurs rivages.

On ne les verrait plus laisser en friche une terre autrefois si fertile. Des grains et des fruits couvriraient cette plage immense : ces productions seraient échangées contre les ouvrages de notre industrie, de nos manufactures. Les agens d'Europe, établis en Afrique, deviendraient les agens de ce commerce réciproquement utile aux deux contrées. Une communication si naturelle entre des côtes qui se regardent, entre des peuples qui se rencontrent nécessairement, reculerait pour ainsi dire les barrières du monde. Ce nouveau genre de conquêtes qui s'offre à nos premiers regards deviendrait un dédommagement précieux de celles qui, depuis tant de siècles, font le malheur de l'humanité.

Le plus grand obstacle à une révolution si intéressante a toujours été la jalousie des grandes puissances maritimes, qui se sont opiniâtement refusées aux moyens de rétablir sur nos mers la

tranquillité. L'espérance d'arrêter l'industrie de toute nation qui n'a pas de forces, leur a fait habituellement désirer, favoriser même les entreprises des Barbaresques. C'est une atrocité dont elles se seraient épargné l'ignominie, si leurs lumières avaient égalé leur avidité. Sans doute que toutes les nations profiteraient de cet heureux changement; mais ses fruits les plus abondans seraient infailliblement pour les états maritimes dans les proportions de leur pouvoir. Leur situation, la sûreté de leur navigation, l'abondance de leurs capitaux, cent autres moyens leur assureraient cette supériorité : ils se plaignent tous les jours des entraves que l'envie nationale, la manie des interdictions et des prohibitions, les petites spéculations du négoce exclusif, ne cessent de mettre à leur activité. Les peuples deviennent par degrés aussi étrangers les uns aux autres qu'ils l'étaient dans des temps barbares. Le vide que forme nécessairement ce défaut de communication serait rempli, si l'on réduisait l'Afrique à avoir des besoins et des ressources pour les satisfaire. Le commerce verrait alors une nouvelle carrière ouverte à son ambition.

Cependant si la réduction et le désarmement des Barbaresques ne doivent pas être une source de bonheur pour eux comme pour nous; si nous ne voulons pas les traiter en frères; si nous n'aspirons pas à les rendre nos amis; si nous devons entretenir et perpétuer chez eux l'esclavage

et la pauvreté; si le fanatisme pouvait encore renouveler ces odieuses persécutions que la philosophie a vouées trop tard à l'indignation de tous les siècles; si l'Afrique allait enfin devenir le théâtre de notre barbarie, comme l'Asie et l'Amérique l'ont été, le sont encore, tombe dans un éternel oubli le projet que l'humanité vient de nous dicter pour le bien de nos semblables! restons dans nos ports. Il est indifférent que ce soient les Européens ou les Africains qui souffrent : il n'y a que l'homme qui soit digne d'intéresser l'homme.

Hommes, vous êtes tous frères. Jusques à quand différez-vous à vous reconnaître? jusques à quand ne verrez-vous pas que la nature, votre mère commune, présente également la nourriture à tous ses enfans? Pourquoi faut-il que vous vous entre-déchiriez, et que les mamelles de votre nourrice soient continuellement teintes de votre sang? Ce qui vous révolterait dans les animaux, vous le faites presque depuis que vous existez. Craindriez-vous de devenir trop nombreux? Hé! reposez-vous sur les maladies pestilentielles, sur l'inclémence des élémens, sur vos travaux, sur vos passions, sur vos vices, sur vos préjugés, sur la faiblesse de vos organes, sur la brièveté de votre durée, du soin de vous exterminer. La sagesse de l'Être à qui vous devez l'existence a prescrit à votre population, à la population de toutes les espèces vivantes, des limites qui ne seront

jamais dépassées. N'avez-vous pas, dans vos besoins sans cesse renaissans, assez d'ennemis conjurés contre vous, sans faire une ligue avec eux? L'homme se glorifie de son excellence sur tous les êtres de la nature; et, par une férocité qu'on ne remarque pas même dans les tigres, l'homme est le plus terrible fléau de l'homme. Si son vœu secret était exaucé, bientôt il n'en resterait qu'un seul sur toute la surface du globe (1).

Le vaste contour de la Méditerranée, les ports et les côtes qu'elle baigne, les fertiles contrées qui l'avoisinent, semblaient devoir être pour les nations du midi de l'Europe et des régions de l'Afrique, une source inépuisable de relations utiles et d'un commerce immense. Tel était l'avenir que présentait cette partie du globe à la civilisation des peuples, lorsqu'une nation barbare, joignant au génie de la destruction le fanatisme d'une religion nouvelle, changea cet état des choses, et vint naturaliser l'esclavage et la

(1) Décidés à ne point faire de changemens dans le texte même de Raynal, et pour remplir l'objet que nous nous sommes proposé, d'étendre la partie utile de son travail jusqu'au moment actuel, en faisant connaître l'état du commerce et des établissemens chez les Barbaresques, tel qu'il est aujourd'hui, nous avons séparé par un trait ou filet le texte du savant auteur, du nôtre. Ainsi la distinction, aisée à reconnaître, montre en même temps en quoi consistent les augmentations qui nous sont dues.

tyrannie dans des pays les plus favorisés de la nature. Les Mahométans, par la conquête des îles de la Méditerranée et des belles provinces de l'Afrique, opérèrent ce funeste changement; leur farouche enthousiasme fut secondé par la faiblesse, l'irrésolution, les rivalités des puissances chrétiennes: elles négligèrent ou ne voulurent pas s'opposer à ce torrent, ni soustraire, au joug des mahométans, des contrées où devraient fleurir aujourd'hui, sous de sages lois, la morale évangélique, les arts, le commerce et la liberté.

Une pareille conduite a dû être suivie des plus fâcheux résultats pour le commerce européen et la navigation des mers intérieures. Les peuples industriels n'ont pu profiter des avantages qu'ils devaient y trouver pour l'échange de leurs produits; l'espace compris entre le détroit de Gibraltar et celui des Dardanelles est devenu pour eux un champ de bataille, où souvent ils ne rencontrent que la mort ou l'esclavage au lieu d'une paisible réciprocité de services et de secours; les lieux qu'illustrèrent jadis des cités romaines sont devenus les repaires de pirates audacieux qui font gémir et mourir dans les fers ceux des chrétiens que le sort a livrés entre leurs mains (1).

(1) On verra plus bas que les châtimens infligés aux Barbaresques n'ont que momentanément arrêté leurs pirateries.

L'histoire que nous mettons sous les yeux du public fait connaître à quel point ces excès ont été portés, à quels dangers sont exposés les navigateurs dans la Méditerranée, dangers qui, malgré quelques conventions précaires, subsisteront aussi long-temps que les Barbaresques n'auront pas été forcés de reconnaître le droit public des nations civilisées.

Mais bien loin de s'être réunies pour obtenir un pareil résultat, n'avons-nous pas vu de grandes puissances se rendre en quelque sorte complices de la piraterie par une imprudente condescendance? L'histoire ne nous fait-elle pas connaître les présens, les subsides, les tributs qu'elles n'ont cessé d'offrir à ces pirates? Argent, vaisseaux, munitions de guerre, ont été le prix auquel elles ont payé quelques concessions en faveur de leurs sujets, comme s'il fallait acheter ce que le droit naturel, celui des gens, et la justice garantissent à tous les hommes! Mais quelle a pu être la cause d'un tel aveuglement, d'une pareille insouciance?

Ce sera le premier des objets que je me propose de traiter ici; il servira d'explication à plusieurs faits historiques: j'entrerai ensuite dans quelques détails sur l'esclavage et la barbarie qui déshonorent l'Afrique; j'entretiendrai le lecteur de quelques expéditions faites depuis Louis IX jusqu'à nos jours, pour y mettre un terme, soit en tentant la conquête de ces pays, soit en for-

çant leurs habitans à respecter les droits de l'humanité et les traités conclus avec eux; expéditions dont cependant les résultats n'ont eu aucune suite durable pour un objet aussi important.

Je parlerai d'abord de la conquête de l'Égypte projetée par saint Louis, et réalisée de notre temps; événement trop mal apprécié, et qui devait changer par ses suites les destinées d'une partie du globe; les plans offerts à Louis XIV pour le même objet, et qu'il n'abandonna que par le manque de moyens pour les mettre à exécution; je rappellerai ce qu'on doit aux chevaliers de Saint-Jean dans le même dessein, et l'idée d'employer cette brillante milice à fonder dans les états barbaresques une colonie qui pût en réprimer les brigandages, et y introduire les mœurs, la religion et les lois de l'Europe.

Je n'oublierai pas non plus le noble élan des peuples de la Grèce, armés aujourd'hui pour l'honneur de la foi, la défense des droits et la liberté de leur patrie; leurs efforts méritent tous les éloges. Et cependant, à la froide apathie que nous montrons pour cette grande cause, ne croirait-on pas que, liés par un vil intérêt, nous faisons des vœux pour leurs oppresseurs et pour les protecteurs de la piraterie? Puissent les courageux Hellènes triompher de leurs ennemis, et placer l'étendard de la croix à côté de celui de leur liberté, sur les hauteurs qui couronnent leur belle contrée!

J'entrerai dans quelques détails sur les projets de la *société anti-pirate* et les vues qu'elle proposa aux souverains pour la répression des Barbaresques. Il était digne de l'Angleterre, après avoir avec tant de constance poursuivi l'abolition de la traite des noirs (1), de parvenir à détruire aussi l'esclavage des blancs, et l'odieux trafic des chrétiens pratiqué dans les bagnes de l'Afrique. Des remerciemens sont dus au généreux capitaine Sidney Smith, pour son zèle et son active intervention dans cette entreprise. Malheur à l'homme dur et bas qui n'y verrait qu'un vain projet et une chimérique entreprise! De plus nobles sentimens doivent animer ceux que la Providence a portés au gouvernement des peuples. En l'acceptant, ils ont contracté l'obligation de sacrifier leur repos, leurs jouissances à la défense de la justice, des intérêts religieux et de la liberté, soutiens du trône dont ils sont le plus bel ornement. Un jour viendra, nous n'en désespérons pas, où la cause que nous plaçons ici l'emportera sur des considérations d'un intérêt secondaire, où la France n'aura plus à gémir de savoir qu'il existe à ses portes un marché où se vendent des Français, et qu'elle le souffre. Il ne nous est pas donné de savoir à quoi

(1) Voyez ce que nous avons dit à ce sujet dans l'*État actuel des colonies*, faisant suite à l'*Histoire philosophique des deux Indes*.

peut tenir que ce grand dessein n'ait été entièrement accompli; nous craindrions peut-être, en nous y arrêtant, de n'y voir que des motifs peu dignes de ceux à qui un pareil devoir semblait être imposé (1).

Tels sont les objets qui se lient au sujet de cet ouvrage; on peut les regarder comme des préliminaires nécessaires à l'intelligence de l'histoire du commerce des états barbaresques, et des vues que ce sujet neuf et intéressant peut faire naître.

A quoi tient l'ordre anarchique ou plutôt le désordre que nous remarquons dans les états de Barbarie, et qui y dure depuis si long-temps? Quelle cause a pu empêcher les nations chrétiennes de former de grands et solides établissemens dans cette partie du monde, soit par voie de conquête, soit par voie de colonisation? Comment ont-elles négligé de diriger vers ce point rapproché leurs forces, leur industrie, leur commerce? Elles auraient de bonne heure, par ce moyen, mis un obstacle au développement des puissances barbares dont elles se plaignent avec tant de raison.

(1) L'expédition de lord Exmouth, en 1816, dont nous parlerons, n'a pas détruit le mal dans sa racine; et, depuis, les Barbaresques ont encore fait des actes de piraterie.